Pierre Breault

Nm copr .sx s c ap.. PE

Poème accompagné de peintures de la série *Prosébus*

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Pierre Breault, *Prosébus,* numéro 4

Nm copr .sx s c ap.. PE

de l'aube au crépuscule
du crépuscule à l'aube
derrière d'immenses murailles
dans les recoins les plus obscurs
personne ne s'évade jamais

Mathieu Dubé

vendredi sale
à son corps creusé
d'une âme d'apocalypse

Nm copr .sx s c ap.. PE

Sous paroles sublimées
d'un mutisme profond
mousse à rousse
lur de l/er
et vert maître-mort
de funibale gonflé

et sous phosphores mouchés blanc
le chin-cheveu-champ-chemin
submerge son kak-à-tire
filao filée
fil fol filoa
sous forme promise d’ombre

en formes sans bornes
par-à-bris de parfums flétris
les derniers corps des gazeux gaz gisant
déclinent leurs serments enfouis
dans ce qui hurle un silence profond

monte le bruit d’une « lèpre silencieuse »
du *slip* d’un chagrin roulé
au bout du siphon du bouchon
d’une vision grandement masquée
de jours filés et contre-matins vagues

glissement qui absorbe
en impression géante
un signe perdu d’alcools
dans un monde infra-réel

tout veille plat lin plié
la respiration muette
en attente de reliques
dans les coins-miroirs
d’un cube impénétrable

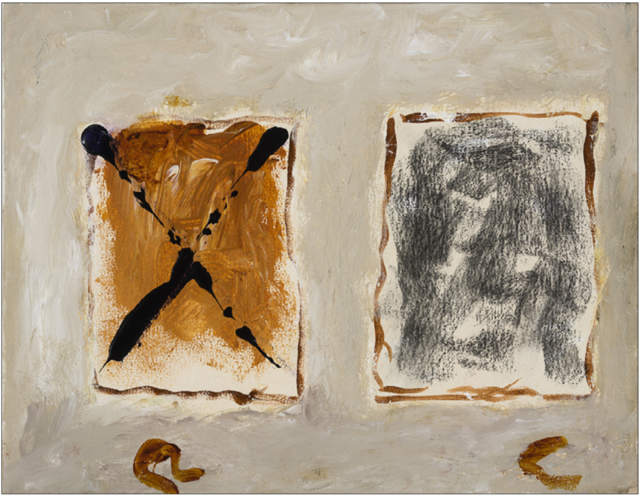
dans la main couchée qui déplie
la langue d’un naufrage majeur
dans une vie mineure

ce son
à l’intérieur

de la note finale

dessine dans ce noir calvaire vert
la face effacée
d'une clope consommée
sous le dôme dévibrateur
et le nuage pourvoyeur
de cercueils assoiffés

seul le sel
pleut encore longtemps
sur les vies évaporées



Prosébus, numéro 2

Presque pourvoir
un instant frileux

greffé de grillons
un cloître astronomique
qui prend possession
des nuits intérieures

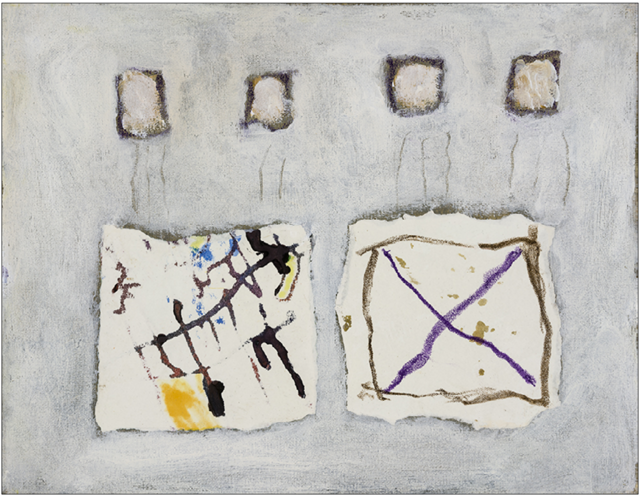
l’œil en poly-OP/...   o boulé
en dedans brèches-à-boire
s’endorme s’endort – catalepsie –
et pour cela
vitesse de l’eau
dans la mer glacée

sombrent en épuisant
gourdis de plis rachés
mille moi en jardins froids
et les tries cireuses qui bégayent
la paille du froid

au fond des dormeurs sur la planche
le grand timbre noir
d’une émission de blessures hulées

alors que rongés demi-draps,
leurs gorges entre deux vides,
les délacés nardés attendent les départs
vers les épaves
au-delà des yeux

et grand-émile fulle-à-bois
circoncis de ses si difficiles
lessives et paix



Prosébus, numéro 3

La plainte apérie
d’une estompe de cornée
encore humide
pousse le gel bleu
de son puits intime
dans les obscures vérités

la difficile lenteur
mouillée la parole
sinueuse mouillée
des odeurs vasives
tend des heures oisives
sous les ormes
de lampes fades

où s’enfuit vers lasse voie
le chemin véritable

de l’affable solitude
de toute agonie

noué voué ce regard pâle
d’une lampe d’étranger
matin creusé sous l’affe bile
et les draps des nuages
en automne de parole

nues-perles lourdes
des paupières opaques
entre deux trois roseaux
nouveaux à fil d’eau

la vie des sommeils file
collée de rêves
dans les arbres à secrets
entre trois touches sèches
et les dents sur la table de nuit

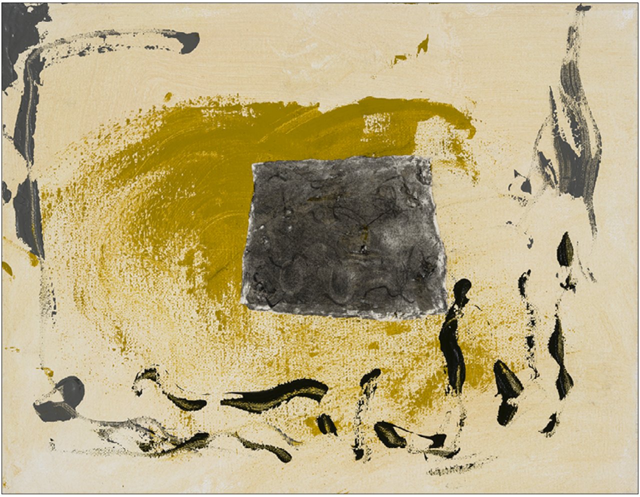
a subi dans l’encre-lune
sous provisoire visible
la vanité de la nuit

avance ses restes sacrifiés
grand marin de sa lésion
dans le delta de son horizon

sa vie denne-danne trouée
par les deuils lents de son rien
– sa noire goutte d’aviron –
va derrière les tokels baissant
couchée comme un chien
de vide abaissé

signe silence

signe solitude
signe posthume
vieux murmures
des arrimages de novembre



Prosébus, numéro 6

Encore des années nouées
tombent à maux couverts
toujours masquées
derrière des confins
aveugles de paroles

lèvres et brisures
dans les présents couchés
autant de fois encore
déclinent les souffles

dans les dernières portées
des vents difficiles

éteinte qui poursuit
la lampe d’une passion basse

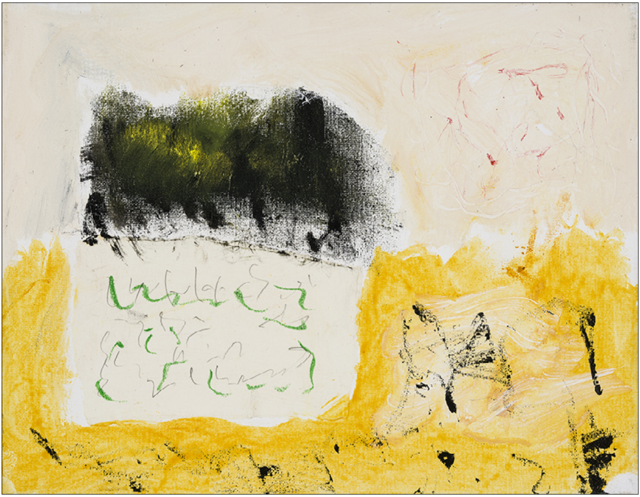
au bout qui oublie
le songe sans fin
de ce qui avec faim
lui donna naissance

au soupir lourd
de désertes désolations
aux en-pires terminales
des régressions
couchées sous crépuscule

la route d’un grand froid
pénétrant de ses larmes
la nuit qui fuit
ses armes assises
au confluent
d’une courte mèche
et de ses étoiles pâles

délaissée
dans un moment fragile
qui n’a plus envie d’aimer

terminal d’un esprit
déjà
fossoyeur du passé



Prosébus, numéro 7

Frontières fermes sous paupières
avec des mains sans relief
sur les failles glissades fiascos
de la chute des jours

des brisures des poussières
des cryptes seules de fragilités
servent en brouillards
les lourdes lenteurs
de court barbon dû
les rives prescrites
d'un néant absolu
autour des yeux

jusqu'à la pâle blanche
d'une fosse profonde

sortie par derrière
dans l'accès total
aux climats clos
à l'aviron
de sa subjugation

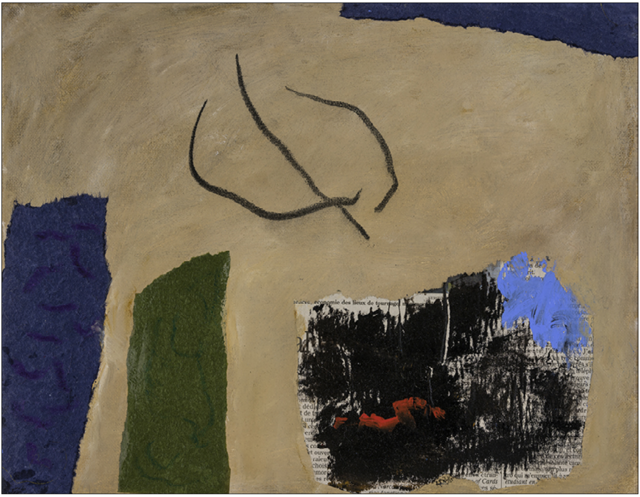
plus certaine encore
que l'arrache
parmi les tombes
dans le vide à faiblir
apparence étanche d'un passage
vers l'autre soi les yeux clos

faute silencieuse qui accueille
fantôme d'une fiction fumée
entre trois roues hollandaises
et le vent qui s'emploie à mourir
au bout du monde
baudruche bobard
carotte et charme chimère

Prosébus, numéro 10

Vieilli perdu
un têtard de plastique
criblé dans le vent

s'en va demi-gaz
sous les latences
GPS d'oxygène dérouté



Prosébus, numéro 11

Sous-flammes d’yeux
à bas de saules antérieurs
flux de tempes molles
la pluie dans l’ombre lessive
les traces même
des ivants-rivants d’hier

quelle pluie de probiles
qui ne voient du temps
que les turgescences étouffées
de leurs propres envahissements

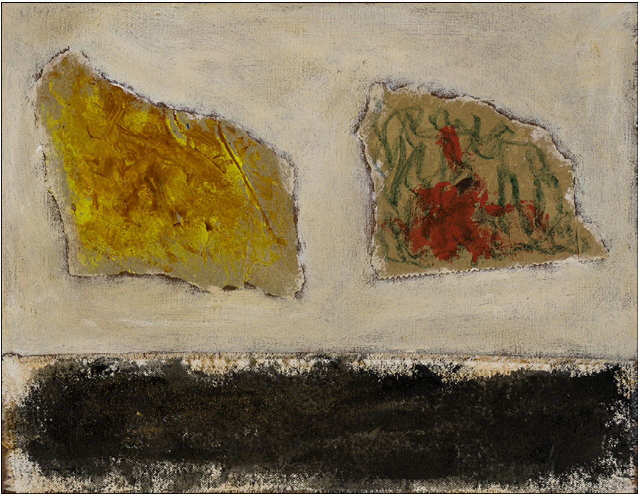
posé sur « l’extase d’une pierre »
à l’endroit même d’un immense repli
coji ko s’y damne en tissu muet
l’ixe flaccide de son nul désir
qui ne bouge plus

bouche en demeure
plante brouillée de broussailles
au mur face au mur
clivée dans son plâtre
entre ses blus et ses crus

sing song au fond des dormeurs
à peine entendue
jamais vue
à espérer qu’une aurore boréale
vienne en plein jour

au croisement diffus
d’une seule tapisserie
avec les jambes écatones
des plus bas côtés
de la solitude

ô seins de si doux temps enfuis
avec les flottantes eaux natales
… et ceux qui restent
meubles de nuits
des années passées



Prosébus, numéro 12

Jacques Paul et Charlotte
Marcotte Turcotte et Marcelle
lavis sans soupçons
solitudes emprises
posent pâlis
pâlis pâles
avec les trous du vent
dans les bronches en patiences
des existences qui fondent

plane parole
au-dessus d’une lampe éteinte
slippery

le champ des oiseaux
en matelas labouré
sans fin sans fin sans fin
court sur de courtes lignes
sous des pas suppressifs

son seuil rouillé
soudain l’eau cassée
l’arri de sidi crie en puits
où gît son π qui psi plie

aucun vivre de leurre en soi
sous tant d’axes rivains
du matin des ombrages
à son volé visage
violet

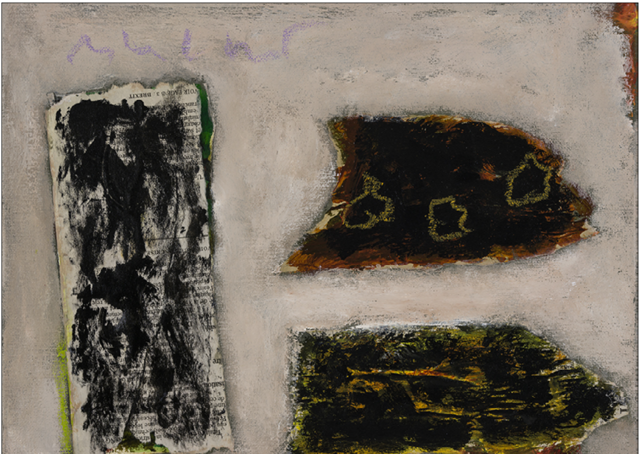
glissent saisons
et notes cols tranes
lueurs des racines
qui prennent cerveau

lavis sans soupçons
solitudes emprises
en trous de vent

ne vint que lit de temps
là-haut tout en bas
chu de chote le coupe-bile
d’hier au sang latrique

s’arrime à la rive
comme grésil solitaire
péri de ciel granuleux
vol sec blanc sec

lavis sans soupçons
solitudes emprises
en trous de vent



Prosébus, numéro 13

Du seul corps blessé
encore sa naissance assombrie
de champs expirés éclatés
l’homme donne en bas servi froid

vagues très précises
de whisky *short life*
en dedans moules carines
et la soif qui s’installe imperméable

du seul corps nagé
fuite en bas
sur feuillets emportés
perdu dans ‘l;’.al.....fabais mitrailleur

macule qui dé-sol
si triste passager
à l’arrêt permanent
dans les limons de la perpétuité

gesticule mauve sa vie
pesanteur absorbée
dans le vent dérivant de la dérive
seul et durablement loin de lui

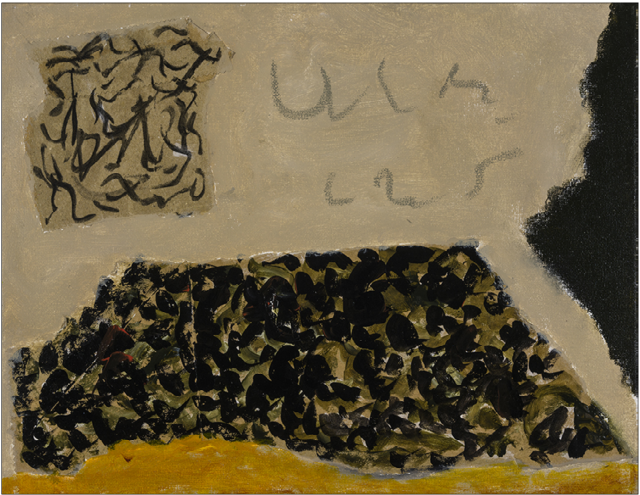
les blessures fraîches
les chemins des regards allongés
maux en détresses en angoisse
des pas pompés par les invisibles vides

galets égarés dans le siècle

les jours à tout val
cisaillent fortune fraîcheur et génération
nid de son corps d'exe assombri
en la demeure servi froid
service algide d'ancien visage
derrière des ombrages jaunis
bons ou mauvais
sans tentation

sous lune pâlie
une lampe sans bruit
prie son regard
maison d'oreilles diffuses
dans les amitiés posthumes

y tombe lucide la singularité
plongée en lieux de si peu
profonde du fond des siècles
dans les ravins de l'origine



An impossible fight over time

les nombres de ce monde
viennent en nombre
dans leurs ombres
comme des géants de futailles
dans leurs géométries

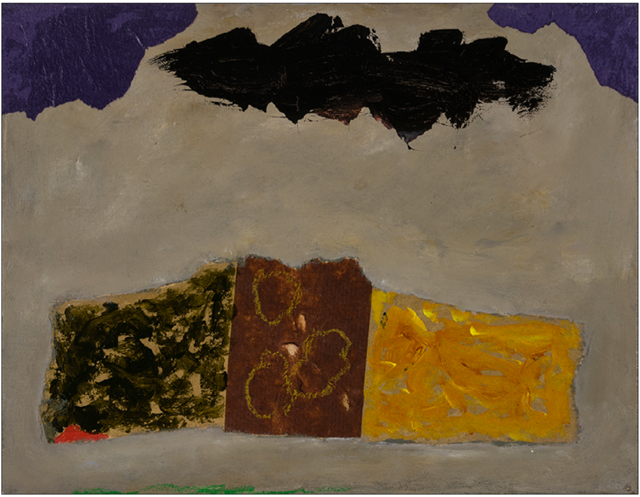
verts perdus
de tous leurs signes à néant

près courte bouche
d'une maison antérieure
à l'intérieur

derrière la porte hermétique
des infertilités

le bruit de l'eau
s'éteint dans la neige
la détresse s'invente
dans ses continuités

et puis à boire
des montagnes de fours
les errants grillant
leur dernier souffle
s'enfoncent dans le temps
pétris d'eux-mêmes seuls
grillant leur dernier souffle

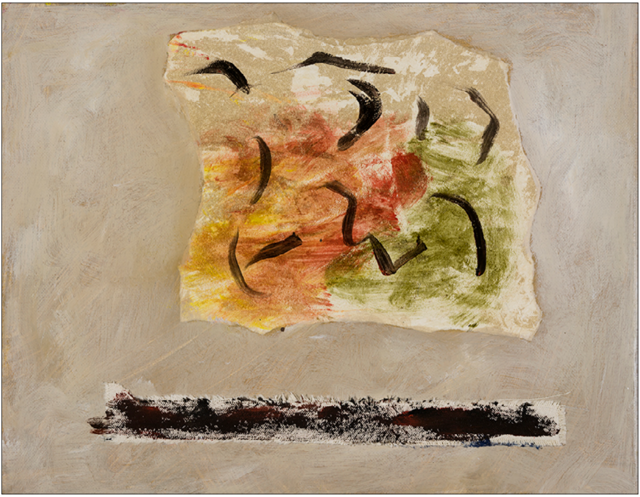


Prosébus, numéro 19

La vue qui dilate
le visage de l'esprit
jusqu'à n'en voir
que les turbulences

aux entrées fidèles en sommeils
corneilles des insomnies
bouchent bouches brouillées
et les courts espaces fuient
secs comme lunes qui durcissent

un peu plus encore
moments d'usure
le visage de l'esprit
replié sur un temps cadenassé



Prosébus, numéro 20

la rue sa photo
et son tac mort béant
ses anneaux
dans un silence d’eau
tendus
sous les molécules d’un moi

à la porte
d’un mur altérant
point rouge d’une hypérique
bête malade
un air à la mémoire
– stop – de vague indécise
à la sortie de sa vie

pivot noir et tête en ciment

aveugle en miroir de son regard

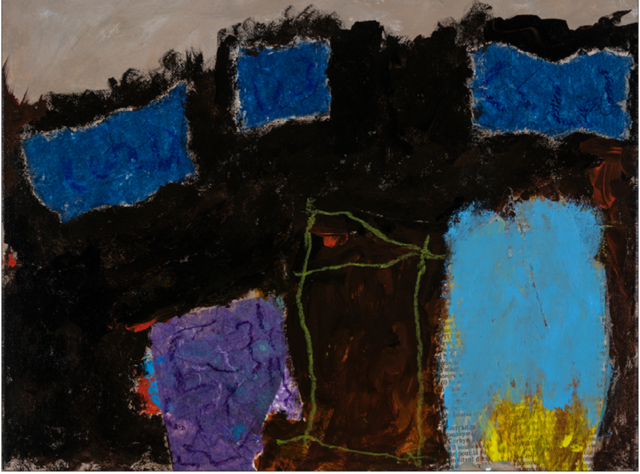
file à la terre
difficile enchère de ses jours
épingles et glaces
voyage en profondeur
comme un minuscule lointain
bingo du jeu perdu

en si lone line nécessité
en dessous d'un clac
rock-à-dour de fièvres allongées
dans un milieu coulant
comme des narcophages sous les fleurs

fruit de nuit versé d'un labour
et des morsures faiblement magnétiques
à la vitesse des dents
et dans le silence des salives

et au-delà de la rage-à-boire
tous les désirs contemporains
éteints bof teints bof éteints

ne sort de l'œil empaillé
que son regard jeté froid
sur le lourd et vacillant vide



Prosébus, numéro 21

Les appels aimants
d'une aube douloureuse
les solitudes en convoi
face au mur

la trace du vent
dans novembre posthume
le bruit profond de la nuit

la vie sous les doigts
dévêtue de jaune

la la la la chavire
de tous les soirs universels

et quelque part ailleurs

la diète des herbes
dans le vieux temps vêtu de blanc

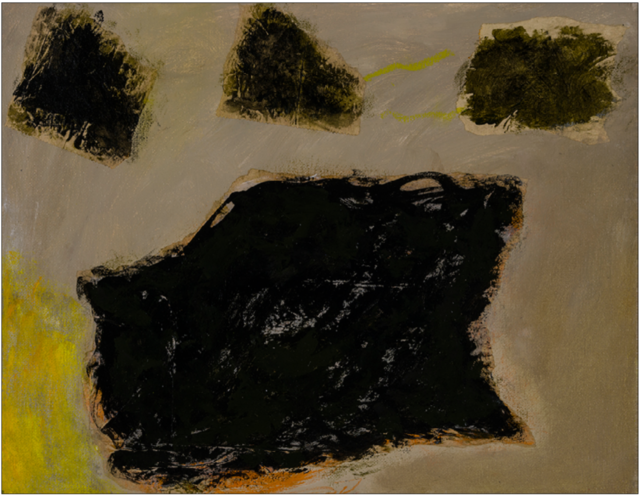
o si dor-en-dor
sous dooze-en-dor-dooze
drowning in the black sea

raviné entre les vagues
d'où montent des déluges secs
entre les morts féons morts
du pays natal
flappés de bottes d'argon
va le cri variant
de tous les grésils gris

du vont par devant vont au vent
en un chamboulement
tous les grésils gris

miye niye piye
une eau dans son glaçon
à plat dans un goût d'absence
et dans un autre sous la pluie

orez orez-t-elles
si filipotes phagies
en dedans bien soufflées
d'une anesthésie aérienne
bien dégonflée



Prosébus, numéro 22

Tout coule blanc désert
de l'obscurité du fond

de la montagne d'un abîme
au fond d'un « canard fusillé »
de si basses cielles
en ciels si bas
des murmures profonds
des poitrines d'osier

des lance-lunes
aux ceintures de douleurs
et crimes brefs de mémoire

des rues d'amours pâles
à la mue sans bruit
d'un automne terreux

de vive amertume
de paupières bleues
au reflet visiteur

d’un visage décousu
au vagabond de pierre
de ses épaules
à sa longue fatigue

chez lui dans le dos
au pied de sa métaphysique
vient
la longue dérive
trouée de ce que tout y fuit

en si totale rune
falaise paule et chèvre
d’un appel noir-piqué hermétique

où les temps d’achève
y ont coulé

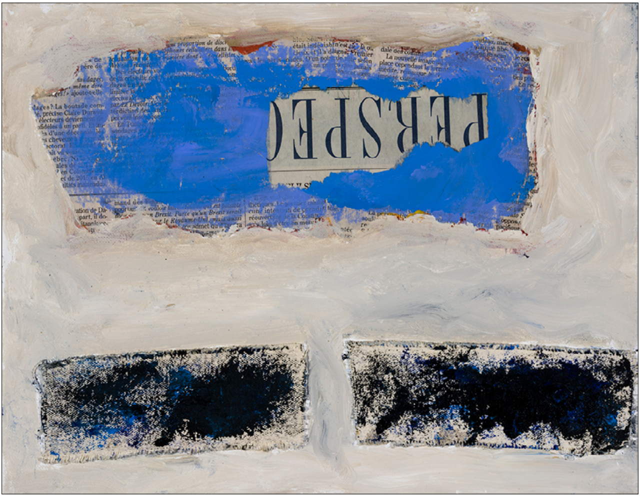
quelles lourdes ondes sans muscles
péri-ternelles
en toute circonférence
attachées

dans l’écume suppliciée
d’un néant solitaire
un peu plus au nord
bien encaissée

alors que les chiffres franchissent
la nuit sans nom
sur le souffle transparent

du plus sombre

l’indigo s’enfile en sillons
intolérable
dans la frayeur d’une pauvre voyelle
avalée par une bouche noire



Prosébus, numéro 23

Dans la minuscule s’enfonce
la vie-bile à saveur-tumeur
saisie comme une croûte
de géant voyageur
de pilote qui boit
tous les mous de l’éternité
et les mailles empêtrées
des zizonnantes lettres

de son sillage

verge vole vogue
comme un membre coupable
sur le fleuve en flammes
son esprit décatoire ténébreux
le râ d'origine
de sa douloureuse incarnation

corps de germes aboutis
fragile de sa naissance
un filet perdu en mer
un vieux manteau rangé
dans un placard emmuré

dans les lents puits massés
sous la terre fendue
// gor-splir sous emprise //

il fut rendu là
où le déposa la montagne
la douleur
la fumée de la pierre du levant

la fumée de la pierre du levant
plus basse que l'ombre
d'une vie parallèle
au camus d'un platane

tout lui échappe
insidor insidu

le souffle de la sentence unique
l'amène lessivé
dans la morsure de la terre primale

lessivé
dans la morsure de la terre primale

MARS-AVRIL 2022

Prosébus, numéro 28

Nm copr .sx s c ap.. PE
de Pierre Breault

est constitué d'un poème et de seize peintures
d'une série de vingt-huit peintures
de la série *Prosébus**

ISBN : 978-2-89816-644-0
© Pierre Breault et Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2022

– 1645e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org

https://pierrebreault.ca/

* Support : toile ;
Techniques : acrylique, huile, collage (papier, carton, coton),
pastel à l'huile, fusain, encre, crayon de graphite ;
Dimensions : 27,9 cm x 35,6 cm ;
Production : février et mars 2021.

Les œuvres ont été photographiées par Guy L'Heureux.